Actes du colloque « [Ré]habitons les petites et moyennes villes »
ENSA Clermont-Ferrand, 23-24 novembre 2021

On aménage le monde comme on envisage la vie

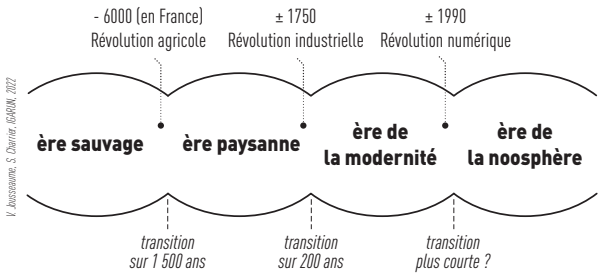
Version augmentée et illustrée

Valérie Jousseaume
Institut de Géographie et d'Aménagement de l'Université de Nantes
CNRS UMR 6590 ESO « Espaces et Sociétés »

Beaucoup pensent qu'aménager le territoire signifie équiper le territoire[1]. Mais aménager n'est pas équiper. Aménager, c'est beaucoup plus que cela. Aménager c'est matérialiser concrètement notre « façon d'être au monde », c'est-à-dire notre façon d'appréhender et de donner sens à l'espace, au temps, et dans cet espace-temps, de prendre conscience de soi (sensations, émotions, pensées) grâce aux relations que nous développons avec les autres, avec les objets, avec la nature animale, végétale, minérale, avec le cosmos. L'espace, le temps et la relation sont les trois piliers de notre conscience d'exister. On aménage le monde, comme on donne sens à notre expérience humaine sur Terre. Or, actuellement, notre vision de la vie est en train de changer et donc notre façon d'aménager le territoire va radicalement changer. Envisager cette perspective et en faire la prospective : Voilà l'immense défi qui s'offre à nos réflexions et à nos métiers de l'aménagement !

REGARDER LE MONDE

Pour envisager un monde futur tout à fait différent de ce que l'on connaît, il nous faut prendre du recul et regarder toutes les façons d'expérimenter la vie humaine. De ce point de vue, de grandes périodes anthropologiques se dégagent (figure 1). Je soulignerai leurs caractères les plus saillants par rapport aux autres périodes, sans jamais oublier que toute la condition humaine est intégralement et immuablement contenue dans chacune d'elles. Pour en faciliter la compréhension globale, je ferai appel au vécu sensible des lecteurs par l'usage de métaphores.



[1] Cet article est la version complétée et illustrée d'une conférence qui s'est tenue le 9 novembre 2021 à Paris pour le POPSU et qui a été publiée en juillet 2022.

Figure 1. Les grandes ères anthropologiques

La nature sauvage ou le monde comme un terrain de chasse

La première ère est celle des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs (figure 2). C'est l'ère du nomadisme, du groupe familial, du ressenti et de l'instinct, de la grande mère, de la fusion dans la nature sauvage notre premier environnement de vie (Sahlins, 1976 ; Graeber et Wengrow, 2021). Je ne développe pas cette vision du monde car je manque de compétences, d'autant qu'elle n'a pas laissé de mémoires vivantes en Europe. En revanche, elle reste accessible par les Américains ou les Australiens.

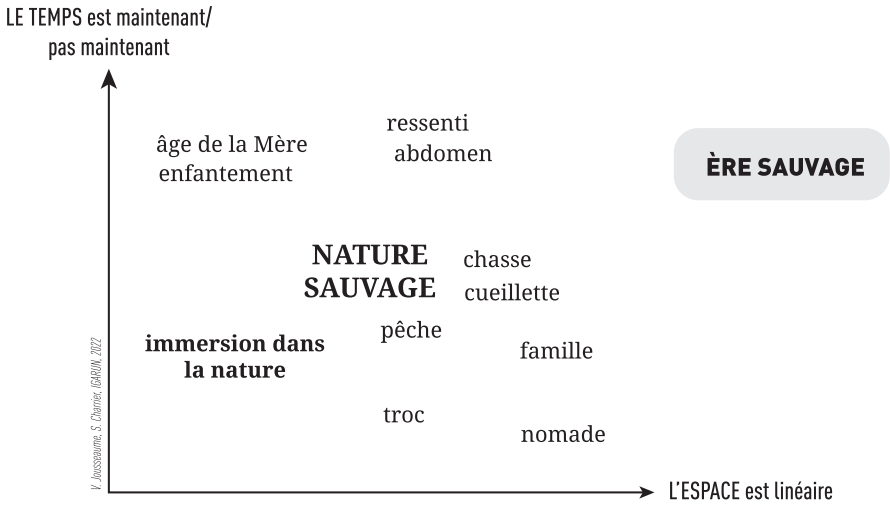


Figure 2. Les principaux caractères de l'ère sauvage

La campagne ou le monde comme un potager

Avec la révolution agricole néolithique, la maîtrise de la terre, la domestication des plantes et des animaux, ouvrent l'ère des communautés sédentaires fondées sur la production et l'échange de produits agricoles (Demoule, 2017) (figure 3). C'est l'âge de la communauté familiale, à laquelle s'ajoute la communauté villageoise. C'est l'âge de l'enracinement, du territoire, du capital foncier. C'est l'âge du temps circulaire, où les saisons tournent comme une roue. C'est l'âge du père. L'humain est perçu comme une créature vivifiée par un Esprit créateur : l'Homme y croit en Dieu. C'est l'ère de la foi et des religions.

L'ère paysanne, c'est la rencontre localisée entre les groupes humains et la diversité des écosystèmes pour produire de la nourriture (Mazoyer et Roudart, 1997). Notre second environnement de vie fut la campagne : une nature aménagée par les humains, ponctuée de villages et de petites villes. Le monde de l'ère paysanne est perçu et aménagé tel un potager nourricier dont il convient de préserver, de haute lutte, une fertilité durable. Les paysages agraires et architecturaux sont extrêmement diversifiés régionalement, en fonction des écosystèmes et des matériaux naturels à disposition.

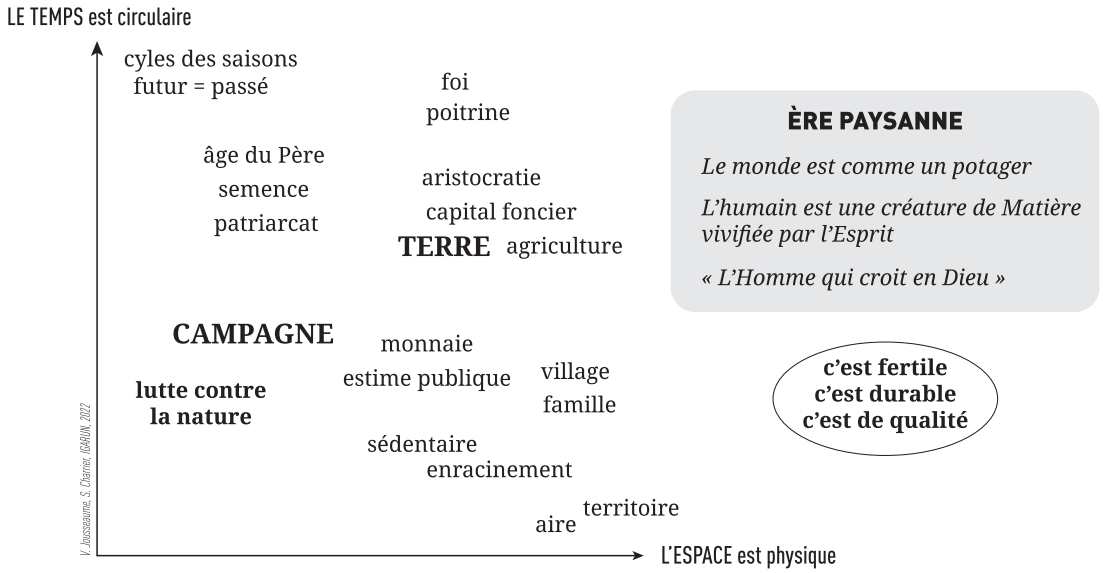


Figure 3. Les principaux caractères de l'ère paysanne

La ville ou le monde comme une usine

L'invention des moteurs, c'est-à-dire la maitrise mécanique du feu, nous a propulsés dans l'ère de la modernité (figure 4). C'est l'âge thermo-industriel, productiviste et consumériste. C'est l'anthropocène, l'âge du capitalisme, de l'avoir et des biens matériels (Arendt, 1961). C'est l'âge de la mobilité et de la vitesse (Rosa, 2010). Le temps est linéaire, il avance vers le futur. C'est l'âge du progressisme et du mental rationaliste. La modernité est matérialiste : l'Esprit n'existe pas. L'homme est pensé comme une machine biologique, indépendante de son environnement. L'homme croit en l'Homme (Todd, 2017). C'est l'ère de l'intellectualisation du patriarcat et de l'organisation disciplinaire de vastes États, comme le montre les travaux du philosophe Michel Foucault. C'est l'émergence des enfants dans l'Histoire. C'est l'âge de l'individualisme et de la distinction progressive entre reproduction et sexualité.

En termes d'aménagement, c'est l'ère urbaine, l'ère des grandes villes étalées. Notre troisième environnement de vie est artificiel. La nature est sous notre domination. Le territoire est aménagé comme une vaste entreprise à produire, à consommer et se distraire. Cette grosse machine se doit d'être propre (hygiénisme), fonctionnelle (ergonomie) et efficace (rentabilité). La modernité génère le zonage de l'espace : ici on travaille, là on consomme, là-bas on se distrait, ici on se loge, avec la voiture et le camion comme courroies de distribution du système territorial (Le Corbusier, 1943). Enfin, l'industrialisation de l'agriculture comme de l'immobilier entraîne une complète banalisation des paysages.

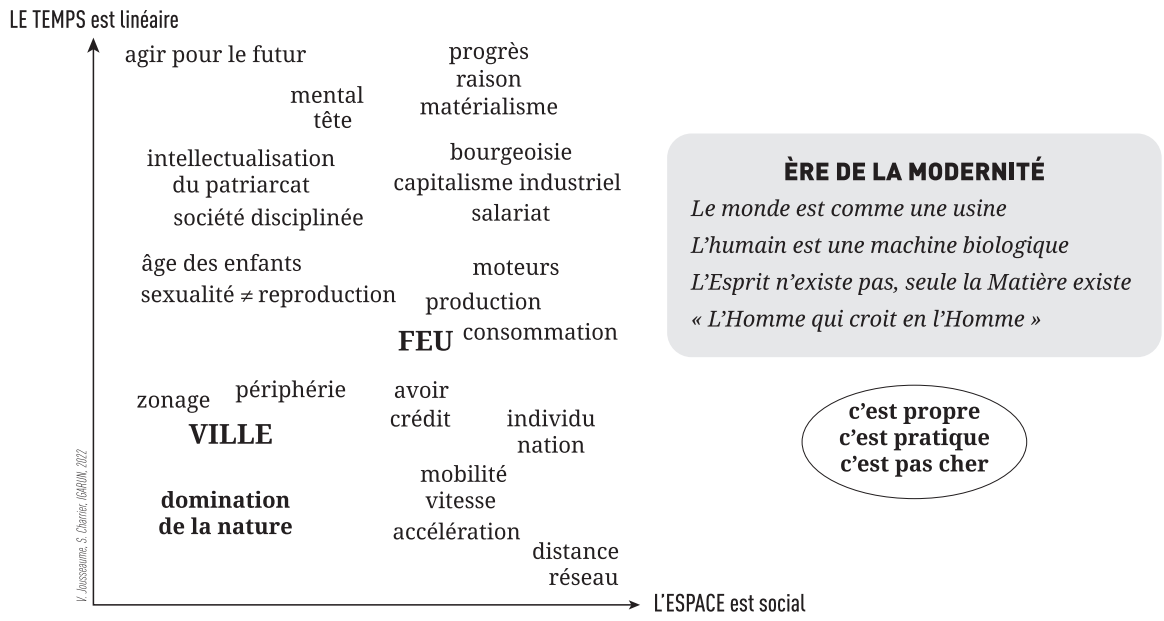


Figure 4. Les principaux caractères de l'ère de la modernité

CHANGER DE REGARD

Depuis 1990, l'invention de l'internet provoque à nouveau, une révolution anthropologique, car internet change notre perception de l'espace et du temps et notre façon de nous relier. Je nomme l'ère à venir : l'ère de la noosphère. C'est-à-dire « l'ère de la pensée humaine connectée », terme conceptualisé par Pierre Teilhard de Chardin, en miroir du concept de biosphère. Et c'est ce monde futur que nous devons tenter d'envisager afin d'en anticiper les effets en termes d'aménagement. Or, pour le moment, deux visions de l'ère de la noosphère se distinguent (figure 5).

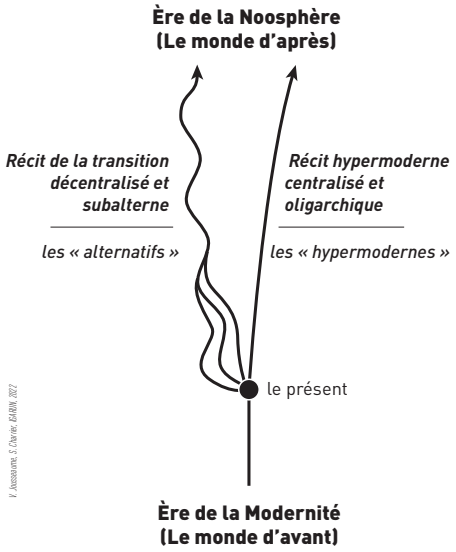


Figure 5. Deux récits pour un seul futur

Le métavers ou le monde comme un ordinateur

La première vision de ce « monde d'après » est celle proposée par les pouvoirs de l'ère de la modernité qui entendent bien conserver leur position dans l'avenir. Cette vision du futur émane de l'épicentre de la modernité : elle est donc une vision oligarchique et centralisée.

Ce futur est une poursuite de la modernité exaltée par les technologies numériques : encore plus vite, encore plus loin, encore plus technique, encore plus puissant, encore plus rentable (Augé, 1992) (figure 6). Le monde est perçu comme un vaste ordinateur, où la fluidité et l'instantanéité des mobilités à l'échelle mondiale sont complètes. Le temps et l'espace sont vaincus. Le métavers, monde virtuel créé récemment par Facebook, matérialise l'aboutissement de cette victoire. L'hyper-modernité est capable de créer son propre espace-temps virtuel, entièrement sous son contrôle. Est-ce là notre 4e environnement de vie ? Dans cette vision, l'être humain est perçu comme un robot connecté, via internet, aux objets qu'il utilise et qui l'utilise pour capter ses données.

En termes d'aménagement, l'hyper-modernité produit la « smart-city », la métropole intelligente, gérée et automatisée par le big-data, capté sur ses usagers connectés, via des caméras, des passes et des puces. Elle est une ville à la réalité augmentée. Elle est une ville sans contact. Malgré une mise en scène et un discours marketing avenants, fondés sur l'écologie et la société inclusive, la smart-city hyper-moderne, bardée de capteurs, matérialise la société capitaliste du bio-contrôle « à la chinoise » (Faburel, 2018 ; Zuboff, 2020).

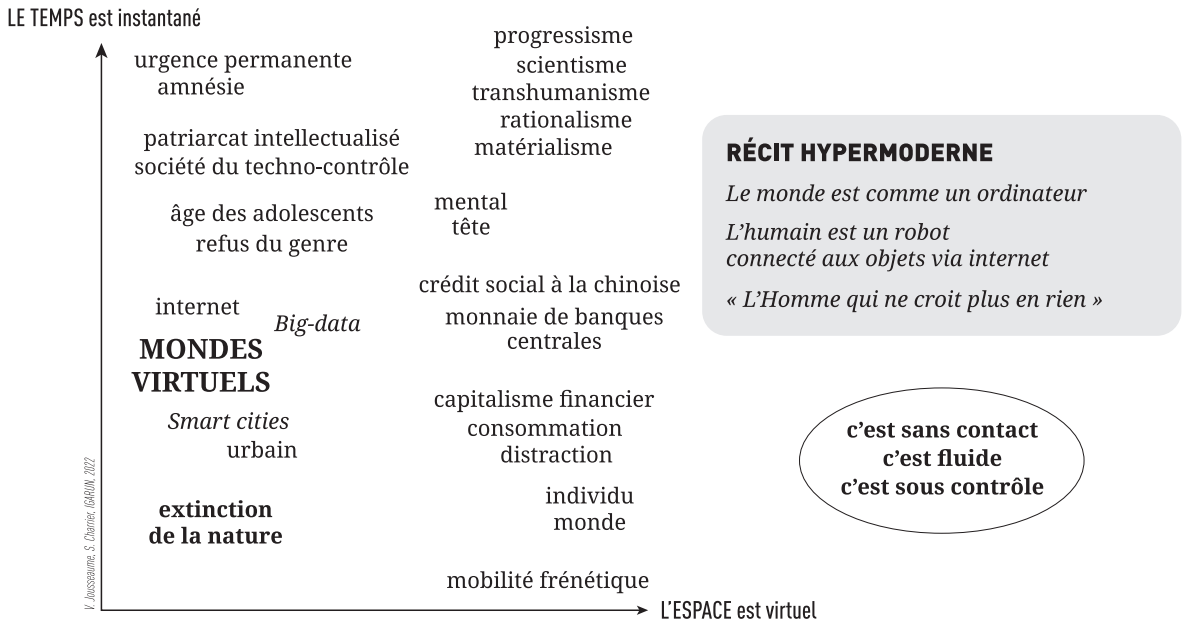


Figure 6. Les principaux caractères du récit hyper-moderne

Ce récit hypermoderne séduit de moins en moins. Nombreux sont ceux qui n'y croient plus, sûrs que ce projet nous mène à l'effondrement écologique, social et éthique (Servigne et Stevens, 2015). En effet, l'hubris capitaliste, libéré par le néo-libéralisme, ravage la nature, attise la compétition de l'accès aux ressources et creuse les inégalités, transforme toutes les relations humaines en business. Le néolibéralisme décomplexe la marchandisation de la relation à soi, aux autres et à la nature. L'être hyper-moderne porte un regard froid, hostile et prédateur. Il chosifie le monde et les êtres, en cela il souffre d'une grave pathologie narcissique (Monnier, 2019). L'hyper-modernité est nihiliste : l'Homme n'y croit plus en rien. Enfin, la démocratie est menacée par le capitalisme de la surveillance et la concentration des richesses organisés par les GAFAM et leurs financiers, dont les ingérences politiques en termes de conquête spatiale, de science, de santé, d'éducation, de législation sont de plus en plus explicites. Le récit hyper-moderne devient un récit dystopique pour des dominés, de plus en plus récalcitrants. Les pouvoirs évoluent donc vers la coercition des peuples, pour maintenir leur projet d'avenir.

L'humanité consciente ou le monde comme un jardin

Un récit alternatif se construit pour imaginer autrement l'ère de la noosphère : je le nomme le récit de la transition. Celui-ci n'est pas encore unifié. Il agrège progressivement des courants d'idées et d'actions tout à fait variés, qui rompent radicalement avec les dogmes de la modernité.

Les courants écologistes appellent à la refonte de notre relation à la nature et à la sobriété matérielle, afin d'économiser les ressources devenues rares et stopper l'effondrement de la biodiversité. « *Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend* », cette phrase souligne l'abandon de la séparation entre l'Homme et la Nature, entre le sujet et l'objet née du rationalisme des Lumières.

Les courants des résistances paysannes préconisent la fin de l'agriculture industrielle et le démantèlement de son *Cartel du Poison,* depuis l'agro-chimie jusqu'à big pharma (Shiva, 2013).

Ce courant remet en cause le scientisme de la modernité en questionnant le sens social et éthique du progrès. Il appelle à l'adoption de prescription éthique dans la conduite du progrès avec pour finalité le bien du collectif vivant.

Il y a les courants alter-mondialistes qui se battent pour la démocratie et une justice sociale renouvelée, en s'opposant au néo-libéralisme qui exploitent la nature et les humains. Ce courant suppose la formulation d'un nouveau code économique et comptable à même d'inventer et soutenir une vision non-capitaliste du monde et de refonder la démocratie Stiegler, 2015).

On pourrait multiplier les exemples de pensées qui sortent des cadres classiques de la modernité dans tous les domaines. Y compris dans les sciences naturelles, l'épigénétique, la physique quantique, l'étude des frontières de la mort, la physique de la conscience, la physique

de l'espace-temps, renouvèlent le paradigme scientifique né avec l'ère de la modernité, fondé sur les axiomes du matérialisme, du déterminisme temporel, de la causalité stricte et du hasard. De nouvelles hypothèses esquissent une interprétation scientifique du monde radicalement différente de notre vision actuelle (Guillemant et Morisson, 2021).

Le récit de l'émergence d'une autre société ne peut pas naître de l'épicentre de la modernité : le mental rationaliste, des hommes, de la bourgeoisie marchande, des grandes villes, de l'Europe de la Renaissance. Il naît dans ses marges, c'est-à-dire les polarités opposées. Il naît du mental créatif, de l'intuition, l'imaginaire (la fête, le jeu, le rêve), les émotions, les spiritualités (Maffesoli, 2021). Il naît dans le féminin, à travers toutes les revendications et les questionnements liés au genre. Il naît dans les classes populaires et ses émeutes, dans le regain des études radicales. Il recycle les mémoires ouvrières de la modernité industrielle, les mémoires de la vie paysanne en Europe, les mémoires de la vie sauvage en Amérique et en Océanie. Il naît hors de l'Occident et à travers les mouvements autochtones et angles de vue portés par les études post-coloniales.

Les mouvements des marges et la résurgence des mémoires sont deux phénomènes liés. Ils sont les refoulements de la culture moderne qui fait table rase du passé et donc de toute altérité. J'ajoute pour les esprits « modernes » qui exècrent le passé, assimilé à de la nostalgie ou de l'anti-progressisme, que le rôle des mémoires n'est pas de conditionner le futur. Le rôle des mémoires est de sécuriser le corps social anxieux et lui permettre d'avancer vers l'inconnu en faisant des choix éclairés par les expériences acquises (Jousseaume, 2021).

Le récit de l'émergence d'un nouveau monde, hors des normes de la modernité, est un récit décentralisé et subalterne. Pour résumer de façon métaphorique, les acteurs de la transition envisagent le monde comme un jardin, nourricier et d'agrément, dont le but serait de nous permettre l'expérience de la rencontre et donc par conséquence de la conscience d'exister (figure 7). L'être humain est perçu comme un être-antenne naturellement connecté physiquement, émotionnellement, énergétiquement, et même spirituellement pour certains, à tout l'univers. Ici l'humain se conçoit comme co-créateur de la matérialisation du réel. C'est pourquoi l'état de conscience de chacun est considéré comme primordial pour soutenir l'émergence du nouveau dessein commun. « C'est sain, c'est authentique et c'est beau » : tel se dessine l'idéal collectif à venir. Est sain ce qui soutient la vie. Est authentique ce qui n'est pas perverti par l'intérêt. Est beau ce qui génère l'émerveillement face à la vie. Cet idéal s'incarne territorialement dans l'aspiration à une vie micro-urbaine, au contact de la nature (Versteegh et Meeres, 2015). Les campagnes et les petites villes ont donc de l'avenir ! Et le covid n'y est pour rien, il n'est que l'accélérateur d'un mouvement anthropologique de fond.

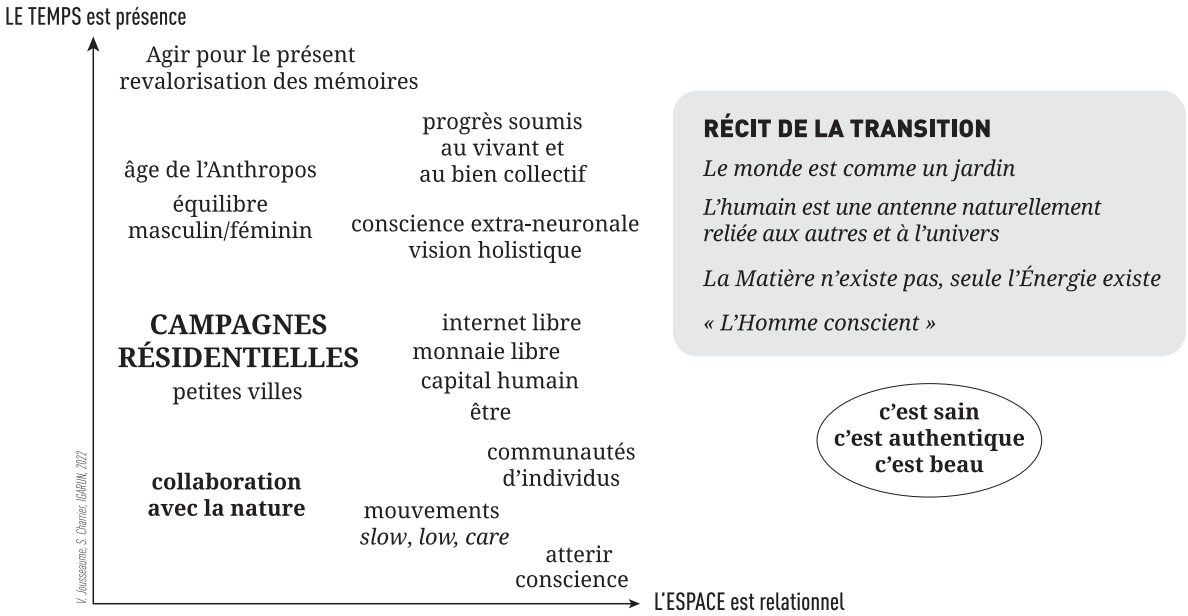


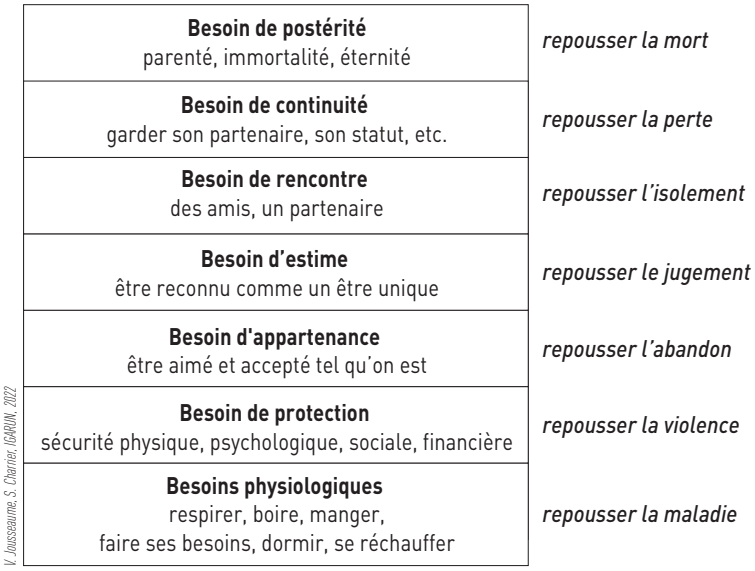
Figure 7. Les principaux caractères du récit de transition

CHANGER LA FAÇON D'AMÉNAGER

Développer une prospective territoriale à partir de cette vision du « monde de demain », c'est concevoir une analyse décentralisée et subalterne de l'aménagement. Le monde universitaire, le monde des architectes, le monde de l'aménagement, souvent au cœur du pouvoir, peuvent-ils authentiquement mener un tel aggiornamento ?

Revenir fondamentaux

Le sociologue Hartmut Rosa (2018) ou la philosophe Cynthia Fleury (2022) s'interrogent sur les conditions collectives du bonheur de chacun. Leurs réflexions m'ont amenée à revenir à la plus fondamentale des théories : celle des besoins humains. Médiatisée par la pyramide de Maslow datant de 1943, cette théorie a été revue et augmentée en 2010 par les apports récents de la psychologie et de la théorie de l'évolution. Il existe sept besoins humains fondamentaux, inconscients et concomitants (figure 8). Pour la suite de la réflexion, j'ai associé les besoins de survie et de protection à l'idéal de vitalité « c'est sain ». Les besoins d'appartenance, d'unicité et de rencontre dépendent de la qualité non marchande et de la sincérité de la relation aux autres : « C'est authentique ». « C'est beau » naît du sens donné à la vie et recouvre les besoins de continuité et de postérité.



d'après D. Kenrick, V. Griskevicius, S. Neuberg et M. Schaller, 2010, Renovating the Pyramid of Needs: contemporary Extensions Built Upon Ancient Foundations, Perspective on Psychological Science, n°[5]3, pp. 292-314

Figure 8. La pyramide des besoins humains fondamentaux revue et corrigée

Dans les sociétés paysannes, la satisfaction des besoins de survie et de protection était assurée à l'échelle sociale de la communauté familiale, qui était en même temps l'échelle économique de la ferme ou de la maison d'artisan. Les besoins d'affiliation, d'unicité et de rencontre s'opéraient essentiellement à l'échelle de la communauté villageoise. Les besoins de sens et d'éternité (postérité au sens spirituel) étaient transcendés par l'idéal collectif chrétien (figure 9).

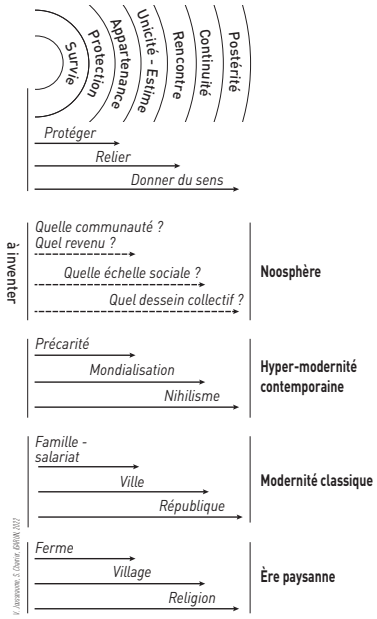


Figure 9. Echelles et acteurs de la satisfaction des besoins humains fondamentaux selon les ères

Dans la société moderne, la satisfaction des besoins de survie et de protection est portée socialement par le couple vivant dans un pavillon. Economiquement, c'est le salariat associé aux conquis sociaux qui sécurisent la vie des Hommes. Les besoins d'affiliation, d'unicité et de rencontre se déploient à l'échelle de la ville, placée sous la tutelle d'un Etat-Providence. Les besoins de sens et d'immortalité (postérité au sens social) sont portés par l'idéal collectif de la Révolution française, ravivé par l'idéal communiste jusque dans les années 1980.

La situation actuelle peut être interprétée par l'insatisfaction croissante des besoins en contexte hyper-moderne. Les besoins de survie et de protection les plus élémentaires sont de moins en moins garantis. La pollution de l'alimentation, de l'eau, de l'air, des sols, la pollution électro-magnétique et chimique des habitats, l'effondrement écologique, nous font craindre pour notre santé. Le vol constant de nos données numériques les plus intimes, nous font douter de la protection de notre liberté. L'insécurité permanente des lendemains, liée à la précarisation de l'emploi salarié et la destruction des conquis sociaux, sape la satisfaction de nos besoins de protection les plus élémentaires. L'accélération frénétique des rythmes et la monotonie dramatiquement banale des lieux suppriment la perception du temps et de l'espace : cela altère notre santé mentale. L'agitation sans répit des corps et des cerveaux fige la pensée profonde. Plus rien de nouveau ne peut émerger, d'où l'inflation de réunions inutiles, de rapports sans apport et de la bureaucratie. La vie devient machinale, ubuesque (Rosa, 2012). En privant les humains de la conscience de l'espace et du temps, la société hyper-moderne les prive de la conscience de leur propre existence : elle fabrique des zombies (Billé, 2014 ; Naccache, 2015).

Les besoins d'affiliation, d'unicité et de rencontre sont perturbés par l'isolement, par l'esprit de compétition, par la mise en spectacle de soi, par la marchandisation des rapports sociaux, par des collectifs trop vastes ou trop éphémères pour assurer l'irremplaçabilité d'individus, désormais de plus en plus normés dans leurs comportements. Les besoins de continuité sont rendus difficiles dans une société de l'hyper-mobilité, de la jetabilité des objets comme des personnes, du chantier permanent de nos environnements de vie. La vie hyper-moderne, soumise au business, a perdu toute authenticité.

Les besoins de postérité sont occultés hors du champ social qui semble lui-même devenu une somme d'individus nihilistes sans dessein collectif. L'homme hyper-moderne vieillit et meurt dans l'indifférence générale : Etre oublié de son vivant est l'anti-thèse absolue du besoin d'immortalité. La vie humaine hyper-moderne n'a pas de sens.

Protéger, relier, donner du sens

La satisfaction des besoins humains fondamentaux, pensée dans une dimension matérielle, a fondé l'idéal de la modernité, associé au slogan du « droit à la ville » pour tous. L'imaginaire collectif de la transition poursuit ce rêve de la satisfaction universelle des besoins humains, en y ajoutant une dimension plus immatérielle. L'idée d'un « droit au village pour tous » a parfois été employée pour suggérer ce changement de paradigme.

Un tel projet peut se conceptualiser autour de trois idées directrices : protéger, relier et donner du sens.

Protéger, c'est soutenir la vie. C'est assurer la santé par la qualité de la nourriture, de l'eau, de l'air, des sols, mais aussi des environnements bâtis. C'est protéger tout l'équilibre de notre biotope, toute la nature, minérale, végétale et animale. C'est protéger la liberté contre la surveillance numérique. C'est protéger contre la précarité sociale et financière. C'est également protéger les cerveaux par le ralentissement des rythmes, la réduction des distances, la qualité et la diversité des paysages.

Relier, c'est ouvrir les cœurs. C'est re-créer des relations non pas marchandes, mais authentiques avec la nature, avec les autres et avec soi ; Harmut Rosa nomme cela la « résonance ». C'est réveiller la convivialité, la confiance, la réciprocité. C'est inventer des nouvelles formes de communautés d'individus. C'est réveiller l'imaginaire, le rêve, le jeu et la fête. Que de perspectives pour repenser les habitats ou les espaces publics !

Donner du sens à la vie humaine, c'est permettre aux esprits de s'élever. C'est recréer un lien à la mort et aux morts. C'est se réinscrire dans un lien avec les générations futures. C'est valoriser la créativité et l'unicité de chacun et renouer avec le souci de la beauté. C'est offrir un dessein à l'humanité.

« Protéger, relier, donner du sens » ou « c'est sain, c'est authentique, c'est beau », voici les slogans basés sur la théorie des besoins humains fondamentaux, pour bâtir une nouvelle conception de l'aménagement. Les habitants ont besoin d'un lieu de vie qui protège leur santé corporelle et mentale. Les humains ont besoin d'un environnement qui leur permet de créer des liens sociaux et affectifs. Ils ont besoin d'un territoire qui favorise la reconnaissance de leur unicité et leur apporte estime. Enfin, ils ont besoin d'un lieu où ils peuvent être autre chose qu'un producteur-consommateur, un lieu qui donne sens à leur vie. Voilà les enjeux contemporains, immenses, de l'aménagement ! Tout est à inventer pour entrer dans l'ère de la noosphère.

Toutes ces réflexions nous guident pour tenter de conceptualiser un nouvel aménagement des territoires qui matérialise l'entrée dans l'ère de la noosphère (figure 10).

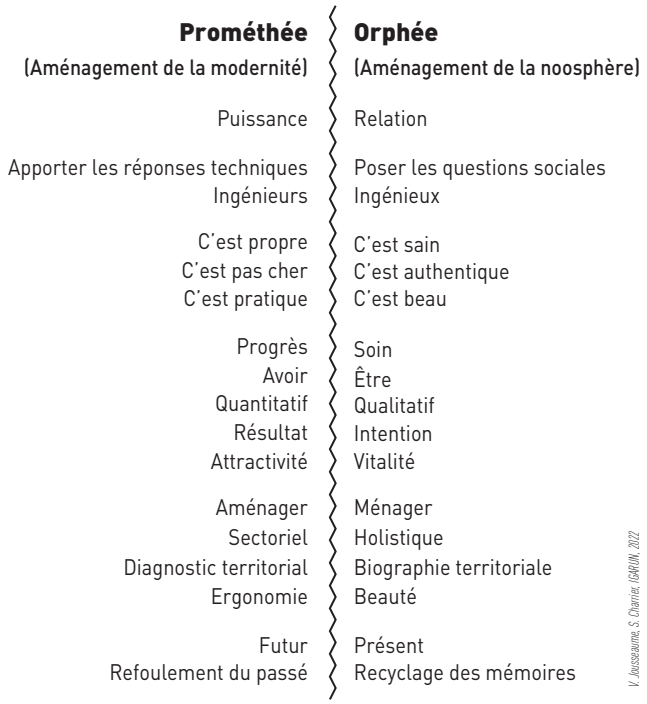


Figure 5. Deux figures mythologiques pour catalyser les modèles de l'aménagement

Dépasser Prométhée

La société moderne est souvent associée à la figure mythologique de Prométhée. Celui-ci vola le feu à Zeus et le donna aux hommes au risque que ces derniers, enivrés de puissance, finissent par se prendre pour des dieux eux-mêmes et dominent abusivement la planète. Prométhée symbolise la volonté, le travail et le progrès, mais aussi la démesure de l'hubris.

L'ère de la modernité a généré un idéal de vie centré sur les biens matériels et sur l'organisation utilitariste du monde. Cette conception déclinée dans l'urbanisme valorise les aménagements propres, ergonomiques et peu coûteux, sans aucune décoration. Cette pensée a entraîné un zonage généralisé des territoires autour des quatre points cardinaux de la vie moderne : logement, travail, consommation, distraction. L'espace public est entièrement dévoué à la mobilité motorisée.

L'aménagement prométhéen est fondé sur la domination de la Nature. Rien ne doit demeurer hors de contrôle. Tout se doit d'être discipliné : les ornementations végétales impeccablement contenues dans des bacs posés sur des surfaces goudronnées, le découpage géométrique et le nivellement des terrains, les ruisseaux rectifiés pour servir de conduites de drainage, … L'aménagement prométhéen est marqué par la puissance technique. Il est le règne de l'ingénieur et de l'expert.

Le contexte géo-politique de la modernité était stable. L'avenir était prévisible. Les évolutions s'inscrivaient dans la logique du développement : tout semblait évoluer vers un plus et un mieux. Faire de la prospective, c'était apporter des réponses techniques à des évolutions

connues. L'aménagement prométhéen, c'est le règne du diagnostic territorial, des statistiques et du quantitatif.
L'aménagement prométhéen vise le futur : futurs logements, futurs habitants, futures entreprises, futurs emplois. Or, le futur est une ligne d'horizon qui recule au fur et à mesure qu'on s'avance. L'aménagement prométhéen est un chantier permanent, car demain n'arrive jamais.

Accueillir Orphée

Aujourd'hui, de façon subalterne et décentralisée, les acteurs de la transition mènent sur les territoires, de nombreuses expériences qui alimentent la construction de concepts, de méthodes et d'indicateurs qui renouvèlent les fondements théoriques et pratiques du projet de territoire. Pour catalyser cet ensemble encore disparate, j'utilise le mythe d'Orphée. Artiste et amoureux, Orphée symbolise l'harmonie au monde, le plaisir de se sentir bien là où l'on est, la conviction de vivre au meilleur endroit possible.

Le projet de territoire orphique est social. Il apporte soin aux gens et aux lieux. Il mobilise les connaissances, pratiques et usages de tous. Il se construit par boucles itératives et recherches-actions. Il est holistique : il pense la complexité sans découpage sectoriel. Il s'inscrit aux différentes échelles. Il se projette dans le futur en englobant le passé. La biographie territoriale replace la localité dans le temps long, utilise ses mémoires, considère ses particularités, ses savoir-faire et les expériences vécues localement. L'aménagement orphique utilise la représentation identitaire. Il active de nouvelles économies locales, des solidarités et de nouveaux styles de vie. Il ajuste les politiques publiques au projet, et non l'inverse. Il ménage le territoire.

L'aménagement orphique n'est pas opposé à l'action, mais il la soumet à l'intention. Il soumet la technique à l'Homme. Il soumet le progrès à son utilité sociale. Il est « *low tech* », sans technophobie. Il soumet la décision à une participation démocratique des habitants. Il est non-expert, collaboratif, solidaire et s'organise horizontalement. L'aménagement orphique ne refuse pas le futur, la mobilité ou le changement. En revanche, il ne justifie pas son action par des lendemains meilleurs. Il agit pour l'équilibre d'un présent qui chante.

L'aménagement orphique soutient l'habitant, celui qui est capable de créer des liens, non pas seulement économiques, mais affectifs, sinon affectueux avec l'altérité, c'est-à-dire avec le monde entier. Il s'adresse aux habitants ordinaires, ceux qui sont déjà là, qui investissent leur temps et leur énergie dans la localité. Ils sont la richesse, le capital humain créatif. L'aménagement orphique articule les espaces privés et les espaces communs pour soutenir de nouvelles formes de communautés d'individus. L'espace public est dédié au « nous », à la relation sociale et à la Res Publica. L'urbanisme orphique offre des repères pour un ancrage

dans le temps et l'espace, pour une meilleure conscience de soi. Tous les mouvements « *slow* » sont en même temps des mouvements de relocalisation, car le temps et l'espace sont liés.

L'aménagement orphique s'inscrit dans un monde instable. Prévoir, c'est savoir se poser les bonnes questions, d'où la primauté des ingénieux sur les ingénieurs. Les savoirs en sciences humaines et sociales sont fondamentaux, sans être suffisants. Pour envisager l'avenir, il est besoin d'individus sensibles, visionnaires de l'évolution du monde global. Pour ré-enchanter le récit commun, pour remobiliser les collectifs, pour exprimer ce qui est grand, l'aménagement orphique a besoin de poètes, d'artistes et de tous les arts populaires.

L'aménagement orphique soumet l'ergonomie à la beauté. La beauté dont il s'agit n'est pas l'esthétique, elle est une aspiration morale, intellectuelle, sensorielle, de tout être humain à l'émerveillement face à la vie. Et, la capacité de chacun à ressentir la beauté est proportionnelle à sa conscience de la fragilité de la vie. En ces temps incertains, gageons que la beauté revienne au cœur des aspirations. Selon le philosophe Alain de Botton, l'émerveillement en urbanisme résulterait d'un équilibre multi-dimensionnel entre des polarités opposées, entre le bâti et son environnement, entre l'architecte et l'habitant, entre l'habitant et son lieu de vie, etc. Socialement, la beauté des lieux active l'estime de soi et l'attachement au lieu. Cette réflexion n'est pas sans rapport avec la notion de « résonance » de Hartmut Rosa : la beauté naîtrait de la vibration relationnelle entre l'être et le monde.

Conclusion

Pour conclure, chères et chers collègues du monde de l'aménagement, comprenez que le récit de la transition nous invite à passer du « temps de l'avoir » au « temps de l'être ». Qu'y a-t-il de mieux que de se sentir bien matériellement ? C'est de se sentir vivant. La sensation de vie naît de la qualité relationnelle à l'ici (présence à l'espace) et maintenant (présence au temps), de la qualité relationnelle à soi, aux autres et au monde. Comprenez que l'espace a un rôle majeur à jouer dans la révolution anthropologique en cours. Car l'espace n'est pas seulement physique, il n'est pas seulement social, il est relationnel. En effet, l'espace crée la distance. Mettre à distance, c'est distinguer. Distinguer, c'est identifier ce qui est distinct. C'est prendre conscience de l'altérité. La mise à distance crée de la conscience, par relation à l'altérité. L'immense enjeu de l'aménagement de demain, c'est d'œuvrer à une meilleure relation et par conséquence d'œuvrer à une plus grande conscience du monde, des autres et de soi.

Références bibliographiques

. Arendt Hannah, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calman-Lévy, 1961 [1958]

. Augé Marc, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992

. Billé Michel, *La société malade d'Alzheimer*, Paris, Erès, 2014

. De Botton Alain, *L'architecture du bonheur*, Paris, Mercure de France, 2009

. Demoule Jean-Paul, *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire*, Paris, Fayard, 2017

. Jousseaume Valérie, *Plouc Pride, un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2021

. Faburel Guillaume, *Les métropoles barbares. Démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Paris, Le Passager Clandestin, 2018

. Fleury Cynthia et Fenoglio Antoine, *Ce qui ne peut être volé, charte du verstohlen*, Paris, Gallimard, 2022

. Graeber David et Wengrow David, Au commencement était …, Paris, L.L.L., 2021

. Guillement Philippe et Morisson Josselin, Physique de la conscience (augmentée et illustrée), Paris, Trédaniel, 2021

. Le Corbusier Charles-Édouard, La charte d'Athènes, Paris, Plon, 1943

. Massefoli Michel, *L'ère des soulèvements*, Paris, Editions du Cerf, 2021

. Mazoyer Marcel et Roudart Laurence, *Histoire des agricultures du monde, du néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Le Seuil, 1997

. Monnier David, *Psychanalyse du capitalisme*, Bussy-Saint-Georges, JDH, 2019

. Naccache Lionel, *L'homme réseau-nable*, Paris, Odile Jacob, 2015

. Rosa Harmut, *Accélération : une critique sociale du temps,* Paris, La Découverte, 2010

. Rosa Harmut, *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive,* Paris, La Découverte, 2012

. Rosa Harmut, *Résonance : une sociologie de la relation au monde,* Paris, La Découverte, 2018

. Sahlins Marshall, *Age de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1976 [1972]

. Servigne Pablo et Stevens Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Le Seuil, 2015

. Shiva Vandana, *Making peace with the earth*, London, Pluto Press, 2013

. Stiegler Bernard (dir.), *Bifurquer*, Paris, L.L.L., 2020

. Todd Emmanuel, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Paris, Le Seuil, 2017

. Versteegh Pieter et Meeres Sophia (Ed.), *Alter-rurality, exploring representation and repeasantation*, Fribourg, Editions Arena, 2015

. Zuboff Shoshana, *L'âge du capitalisme de surveillance*, Editions Zulma, 2020